

Un (...) sous-groupe, (...) moins intégré aux groupes d'appartenance populaires valorisés des « bons » ou « vrais potes », est celui des jeunes adultes précaires qui restent vivre ici sans pour autant bénéficier de ressources locales leur permettant d'améliorer leur situation. On pourrait les désigner par le terme d'autochtones précaires, ceux pour qui l'autochtonie ne constitue en rien un capital.

Si ces jeunes ont pu faire partie de groupes de sociabilité alors qu'ils étaient adolescents, peu à peu, avec les inégalités exacerbées par l'entrée dans la vie adulte, ils sont mis à l'écart des lieux et des cercles les plus convoités, des apéritifs « chez les uns les autres », puis de l'équipe de football ou de la société de chasse, des entreprises locales jusqu'aux petits boulots au noir : « On leur fait pas confiance », « Ça vaut rien », me disent des jeunes ouvriers plus établis, déjà parents et propriétaires à l'âge où leurs anciens amis d'enfance continuent de « galérer » et se « traînent une sale réputation ». Cette division intragénérationnelle renvoie à des logiques sociales plus profondes. La question du marché du travail local est décisive une fois encore : nous avons vu qu'il est à dominante industrielle et majoritairement composé d'emplois manuels. Mais il est surtout marqué par le manque d'emplois disponibles et une exigence croissante de qualifications scolaires pour les métiers techniques qui restent à pourvoir. Ces emplois industriels exigent de plus en plus de compétences certifiées que les enfants d'ouvriers ne possèdent que rarement – comme le BTS maintenance industrielle. C'est pourquoi certains jeunes, qui à l'époque de leur adolescence affirmaient vouloir travailler plutôt que de poursuivre leur cursus scolaire, se retrouvent mis à l'écart d'un marché du travail qui devait dans l'ordre des choses leur être accessible. On pourrait penser que, a minima, ces jeunes adultes précaires vont bénéficier de réseaux d'entraide locaux, liés au fait qu'ils sont, malgré tout, des « gamins du coin ». Or c'est généralement l'inverse qui se passe.

Les jeunes enquêtés précaires, en plus de vivre dans des rues ou quartiers affublés de noms péjoratifs, subissent localement une discrimination préalable du simple fait de leur patronyme. Mis à part quelques périodes d'emploi aidé – un chantier d'insertion au bourg notamment, auquel ils ont participé pour la plupart –, et parfois les vendanges, ils n'ont jamais occupé un emploi ni quitté durablement le village. Développons ici le cas de Lorenzo...

Lorenzo a vingt-six ans et, bien qu'il ait cumulé plusieurs petits boulots, il se présente, dans le petit questionnaire que je lui administre, comme « sans

emploi depuis toujours. » Sa situation familiale n'est pas simple ; son père qui vit à quelques centaines de mètres de chez lui ne l'a jamais reconnu. Par ailleurs, il a été en conflit plusieurs années avec sa mère, ce qui l'a amené à se rapprocher de son oncle maternel (aussi en désaccord avec sa sœur depuis longtemps). Selon le jeune homme, la famille a longtemps été divisée en « clans » qui s'opposent, ce qui ne lui permet pas de bénéficier d'une aide durable ou de ce que Robert Castel appelle une « protection rapprochée ». Lorenzo, à l'image des autres enquêtés dans sa situation, condamne les insultes qui le visent dans l'espace local et qui sont alimentées par le moulin des commérages. Il les attribue aux « trahisons » de proches, amis ou membres de la famille. Lorenzo se réfugie alors dans l'onirisme social et aime rêver d'un futur idéal qui prendrait la forme d'une entrée dans la mafia (« Là, c'est tout le monde ensemble comme une famille... ») lui octroyant aussi un enrichissement immédiat qui lui permettrait d'humilier ceux qui l'humilient aujourd'hui. Pour l'heure, il m'avoue sans en tirer gloire fréquenter les « crevards du village », plus par défaut que par réelle affinité sociale. Parce qu'ils sont mis à l'écart par les jeunes respectables, les plus pauvres viennent à fréquenter d'autres qui partagent leur condition, ce qui a pour conséquence de les stigmatiser d'autant plus. Il faut aussi redire à quel point cet effet d'étiquetage se transmet sur place de génération en génération : les précaires comme Lorenzo sont jugés à leur seul nom de famille. En même temps qu'ils habitent les centres des bourgs et sont connus de tous, ils vivent une sorte d'intégration disqualifiante. On pourrait en ce sens parler d'une autochtonie de la précarité. Certes, on les salue et leur parle dans la rue, mais ils restent tenus fermement à l'écart des échanges de capitaux en tous genres et de solidarités utiles. Numa Murard et Jean-François Laé, à partir de leur deux enquêtes, à trente ans d'intervalle, à Elboeuf (Seine-Maritime), écrivent avec raison que, pour les cas de grande précarité localisée, – enracinée à un endroit, liée à un nom de famille et ainsi transmise de génération en génération –, « la parentèle colle aux doigts », et ce bien que les familles soient souvent divisées en « clans » qui s'affrontent. Les sociologues constatent que « plus la précarité est grande, et plus la colle est forte ».

Cette forte observation pourrait bien résumer à elle seule tout le parcours de Lorenzo. Après être parti plusieurs années « faire les saisons », en fréquentant les free parties et en adoptant un style punk (« un punk à chien », diront les jeunes qui le connaissent), il est finalement revenu vivre dans le

quartier HLM dans lequel il a grandi, un lieu-dit appelé « la place des perdus », décrié par les habitants du bourg, y compris par ceux qui y résident (...). Pour lui, ce retour est vécu comme une volonté de « se poser en attendant », comme s'il allait pouvoir repartir sur d'autres bases. Mais, au fil du temps, son discours de l'éternel voyageur toujours sur le départ paraît de moins en moins crédible.

Les jeunes précaires comme lui se distinguent tout de suite parce qu'ils ne possèdent pas de voiture et se déplacent à pied dans les rues. Pour eux, sauver leur réputation est une affaire d'autant plus compliquée que leurs familles peuvent moins cacher leur vie privée, comme si celle-ci était offerte en permanence au regard des autres. Quand les habitants du coin ont coutume de dire « ici, tout se sait », c'est surtout de l'intimité des dominés plus que des dominants qu'il est question. Sur l'intimité des dominants, on fait des suppositions. Sur celle des plus dominés, il suffit souvent de lire le journal à la page trois des faits divers.

Un jour, en me parlant d'une de ces familles du village, Ophélie, une jeune trentenaire, ouvrière en usine, s'exclame sur un mode ironique : « Oh ! L'autre jour, ils ne se causaient plus, et voilà que maintenant c'est les grandes embrassades. » (...) Il arrive désormais que ces règlements de compte soient décrits par les protagonistes ou leurs proches sur Facebook. Surtout, un nouveau processus, assez décisif, rend dramatiquement publique la vie privée des précaires en milieu rural : c'est la judiciarisation de conflits familiaux qui font ainsi l'objet d'articles dans le journal départemental. Or, que ce soit pour des affaires de vol, de mœurs ou de bagarres, les noms des protagonistes locaux sont souvent mal anonymisés et donc facilement identifiables dans des villages qui ne dépassent pas mille habitants : « Tony S. n'a que vingt ans, mais il est déjà défavorablement connu de la gendarmerie », lisait-on d'un jeune membre d'une famille stigmatisée des environs. Enfin, comme je l'ai constaté durant l'enquête, la tendance est prégnante chez les plus précaires habitués des services sociaux, comme Lorenzo, à se confier à un tiers spontanément. Il en va ainsi d'un gérant du bureau de tabac et d'un restaurateur (un kebab) qui, dans deux bourgs différents, relaient des rumeurs sur la vie privée de leur clientèle.

Benoît COQUARD, *Ceux qui restent, faire sa vie dans les campagnes en déclin*, 2022.

Vous ferez un **résumé** de ce texte de 1 356 mots en 100 mots $\pm$ 10 %.

Marquez les dizaines de mots et indiquez le **dé-compte** total à la fin de votre copie.

Les formules caractéristiques doivent impérativement être **reformulées**.

Appuyez-vous sur les **liens logiques** du texte, explicites ou implicites, et **faites des paragraphes**.

Prévoyez **une marge** d'au moins 5 ou 6 cm, et **sautez des lignes**.

Il est interdit d'utiliser un stylo-plume ; utilisez un **stylo-bille ou un feutre de couleur bleue ou noire**. Pas de blanc machine, ni d'effaceur.